

KORRESPONDENZ April 2004

**La machination américano-européenne
de Alain Beaulieu, université McGill, Montréal (Kanada)**

In den Orbit. – Ist die Entdeckung extraterrestrischer Lebensformen die einzig angemessene Antwort auf die Mondialisierung? Und wie verhalten sich unter den Bedingungen großer identitärer Ensembles Amerika und Europa zueinander? Schließlich: Welche Rolle spielt Fremdheit im Zeichen der „machination américano-européenne“? Beaulieu plädiert gegen die Verführungen der Familiarität und für die Differenzierung der Existenz- und Lebensstile, deren Residuum er im „alten Europa“ auszumachen glaubt.

Il ne faut rien attendre des grands ensembles identitaires. États-Unis, France, Allemagne, Europe, Chine, etc. forment de tels ensembles. La pensée politique ne doit pas décrire le monde tel qu'il devrait être, mais l'affirmer tel qu'il est.

Pour la première fois de l'histoire de l'humanité, aucun espace géographique externe côtoie la pensée dominante. Par définition, le phénomène de mondialisation englobe tout l'espace. Les lointains Barbares ont pu envahir l'Empire romain, et l'Empire européen a pu gouverner le nouveau monde. Mais l'Empire actuel est global. C'est ce qu'on appelle parfois l'américanisation de la planète, à laquelle est associée une réaction de résistance qu'on appelle anti-américanisme. La valeur incertaine de cette dualité ne relève pas seulement d'une indécision essentielle, mais elle souligne aussi la mécompréhension profonde de notre situation. Car ce sont les Américains qui semblent tirer les meilleures leçons de l'histoire en tentant de conquérir l'espace intersidéral, à la recherche d'un nouveau peuple intergalactique, d'une lointaine alternative territoriale, chargée, selon des lois qui n'ont jamais été écrites, d'assurer le maintien du cycle vital. Les sondes spatiales naviguent dans l'espace cosmique dans l'espoir de découvrir des êtres qui nous enrichiront de leur pensée et de leur culture. Les hommes aiment risquer la privation de leur propre identité, jamais définitivement acquise. L'alternative est simple: ou bien le monde terrestre s'autodétruit par excès de consommation, ou bien continue sur terre la vie humaine prise en charge par un peuple encore inconnu. D'ici à ce que le grand cycle des conquêtes prenne un nouvel élan, nous assistons à des spectacles désolants, à de mauvaises répétitions, à de tristes nostalgies pour des identités que l'on aimerait faire renaître ou perpétuer. «Ah! Lorsque nous formions un empire...» Plus désolant encore, l'Europe se fait à l'américaine: des États-d'Europe-idéalement-unis se créent une constitution, un marché commun, une monnaie unique, etc.

Voilà bien le pire moyen de faire l'Europe. Les décideurs supposent une identité préexistante à laquelle ils tentent de faire correspondre la réalité. L'erreur consiste, dès le départ, à reproduire le mauvais modèle. Et ne sait-on pas aussi que la monnaie unique européenne n'est qu'un subterfuge, une étape transitoire qui facilitera le passage vers la dollarisation occidentale,

puis planétaire? Le malheur, notre malheur, c'est que ce sont les esprits capitalistes qui ont le mieux compris le caractère futile des frontières en imposant une domination des valeurs économiques libres de toute limitation territoriale.

Pas de Bien et de Mal, disaient Spinoza et Nietzsche, seulement du bon et du mauvais. Ce qui est mauvais pour nous, aujourd'hui, c'est l'uniformisation des modes d'existence comme l'une des conséquences de la mondialisation de l'économie de marché. Ce qui est bon pour nous, produit d'Amérique, c'est l'exploration des territoires non terrestres. Voilà ce que les Américains ont fait de mieux. Reprenant moins un geste impérial, qu'appelant l'inconnu à assurer la suite des choses. Ce qui est bon pour nous, produit d'Europe, ce n'est pas vraiment que le marketing européen ne parviendra jamais à rivaliser avec l'entrepreneurship américain; ce n'est pas non plus la richesse des régionalismes ou de la culture européenne plusieurs fois millénaire (la «vieille Europe»...), mais ce qui est bon, c'est la production d'une certaine contrebande culturelle européenne. Cet ensemble de réseaux déhiérarchisés qui forment une puissance invisible d'affirmation métaphysique. Ce sont les maisons d'éditions mineures, les avants-gardes clandestines, les théâtres expérimentaux et les salles de cinéma miniatures qui, en dépit du danger constant de disparition qui les guette, persistent dans leur existence et continuent de répondre à un besoin de manière plus vive que du côté ouest de l'Atlantique où l'investissement culturel répond plus rapidement encore à un principe de précaution aigu.

L'Europe, semble-t-il, possède encore une certaine capacité d'éviter l'homogénéisation des existences, la régularisation des conduites et la normalisation des modes de vie. Une force d'affirmation multiculturelle et transversale qui n'est pas simplement le fruit d'une pensée «politically correct», mais qui contient, lorsqu'elle ne sombre pas dans les nationalismes, un véritable potentiel micro-révolutionnaire. Quand l'Europe cesse de parler des Droits universels de l'homme, de citoyenneté ou de nationalité européenne, d'union des États, de sécurité commune, qu'elle arrête de nous dire «l'Irlande ou la Grèce, c'est le même», alors l'Europe produit une rencontre involontaire avec l'exploration américaine des étoiles. Ce merveilleux montage, cette sublime machination américano-européenne qui produit le lien avec notre propre étrangeté ne sera, je l'espère, jamais résorbé dans l'élément de familiarité.